1903 JANVIER — I N° 97

LE THÉATRE

DIRECTION ET RÉDACTION : 24, Boulevard des Capucines

PUBLICITÉ : C. O. COMMUNAY, seul concessionnaire
19, Boulevard Montmartre. — Téléphone : 142-06

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :
PARIS : 1 an . . 40 fr. | DÉPARTEMENTS : 1 an . . 44 fr.
ÉTRANGER (Union postale) : 1 an . . 52 fr.

ABONNEMENT ET VENTE : 24, Boulevard des Capucines



Cliché Albin.

Mme AINO ACKTÉ, DE L'ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE



SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

Pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France

SOCIÉTÉ ANONYME. — CAPITAL : 160 MILLIONS

Siège social : 54 et 56, rue de Provence

Succursale A : 134, rue Réaumur (Place de la Bourse), à Paris

Dépôts de fonds à intérêts en compte ou à échéance fixe (taux des dépôts de 3 à 5 ans : 3 1/2 %, net d'impôt et de timbre); — **Ordres de Bourse** (France et Étranger); — **Souscriptions sans frais**; — **Vente aux guichets de valeurs livrées immédiatement** (Obl. de Ch. de fer, Obl. et Bons à lots, etc.); — **Escompte et Encaissement de Coupons**; — **Mise en règle de titres**; — **Avances sur titres**; — **Escompte et Encaissement d'Effets de commerce**; — **Garde de Titres**; — **Garantie contre le remboursement au pair et les risques de non-vérification des tirages**; — **Transports de fonds** (France et Étranger); — **Billets de crédit circulaires**; — **Lettres de crédit**; — **Renseignements**; — **Assurances**; — **Services de Correspondant, etc.**

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Compartiments depuis 5 fr. par mois; tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension.

62 bureaux à Paris et dans la Banlieue, 305 agences en Province, 1 agence à Londres, correspondants sur toutes les places de France et de l'Étranger.

DESSERTS D'ETE

FLEUR DES NEIGES ET SORBET

BISCUITS PERNOT



Chemins de Fer du Nord

PARIS-NORD à LONDRES (via Calais ou Boulogne)

Cinq services rapides quotidiens dans chaque sens.— Voie la plus rapide

PARIS-NORD à LONDRES

	Jusqu'au 2 nov. m. 1re, 2e, 3e cl.	A partir du 3 nov. 1re, 2e, 3e cl.	1re, 2e cl.	1re, 2e cl.	1re, 2e, 3e cl.	1re, 2e cl.	1re 2e, 3e cl.
			(★) (WR)	(★) (WR)		(★) (WR)	
PARIS-NORD . dép.	8 15 m.	8 40 m.	9 45 m.	11 35 m.	2 40 s.	4 » s	9 » s.
	via Boulogne	via Boulogne	via Calais	via Calais	via Boulogne	via Boulogne	via Calais
LONDRES . . . arr.	3 45 s.	3 45 s.	4 50 s.	7 » s.	10 45 s.	10 45 s.	5 30 m.

LONDRES à PARIS-NORD

	1re, 2e cl.	1re, 2e, 3e cl.	1re, 2e cl.	1re, 2e cl.	1re, 2e, 3e cl.	1re, 2e, 3e cl.
	(★) (WR)		★)	(★) (WR)		
LONDRES . . . . dép.	9 » m.	10 » m.	11 » m.	2 20 s.	2 20 s.	9 » s.
	via Calais	via Boulogne	via Calais	via Boulogne	via Boulogne	via Calais
PARIS-NORD . . . . arr.	4 45 s.	6 05 s.	6 55 s.	9 15 s.	11 45 s.	5 50 m.

(★) Trains composés avec les nouvelles voitures à couloir sur bogies de la Compagnie du Nord, comportant water-closet et lavabo.
(W.R.) Wagon-Restaurant.

Chemins de Fer de Paris-Lyon-Méditerranée

Voyages circulaires à coupons combinables
sur le réseau P.-L.-M. et sur les réseaux P.-L.-M. et Est

Il est délivré, toute l'année, dans toutes les gares du réseau P.-L.-M., des carnets individuels ou de famille pour effectuer sur le réseau P.-L.-M. ou sur les réseaux P.-L.-M. et Est en 1re, 2e et 3e classes, des voyages circulaires à itinéraire tracé par les voyageurs eux-mêmes avec parcours totaux d'au moins 300 kilomètres. Les prix de ces carnets comportent des réductions très importantes qui atteignent, pour les billets de famille, 50 0/0 du tarif général.

La validité de ces carnets est de 30 jours jusqu'à 1,500 kilomètres; 45 jours de 1501 à 3,000 kilomètres; 60 jours pour plus de 3,000 kilomètres. Faculté de prolongation, à deux reprises, de 15, 23 ou 30 jours, suivant le cas, moyennant le paiement d'un supplément égal au 10 0/0 du prix total du carnet pour chaque prolongation. Arrêts facultatifs à toutes les gares situées sur l'itinéraire.

Pour se procurer un carnet individuel ou de famille, il suffit de tracer sur la carte qui est délivrée gratuitement dans toutes les gares P.-L.-M., bureaux de villes et agences de la Compagnie, le voyage à effectuer et d'envoyer cette carte 5 jours avant le départ à la gare où le voyage doit être commencé, en joignant à cet envoi une consignation de 10 francs. Le délai de demande est réduit à 2 jours (dimanches et fêtes non compris) pour certaines grandes gares.

N.-B. — Les carnets délivrés aux conditions de ce tarif sont constitués par une série de coupons reproduisant complètement l'itinéraire demandé par les voyageurs, chacun des coupons servant de billet pour le parcours correspondant. Cette mesure dispense les voyageurs de passer au guichet avant le départ et leur permet de sortir de la gare sans autre formalité que la remise à la sortie du coupon correspondant au parcours effectué.

CHEMINS DE FER D'ORLÉANS

HIVER 1902-1903

Excursions aux Stations Thermales et Hivernales des Pyrénées et du Golfe de Gascogne

ARCACHON — BIARRITZ — DAX — PAU — SALIES-DE-BÉARN, ETC.

TARIF SPÉCIAL **G. V.** N° **106** (ORLÉANS)

Des Billets d'Aller et Retour, avec réduction de 25 o/o en 1re classe et de 20 o/o en 2e et 3e classes, sur les prix calculés au tarif général d'après l'itinéraire effectivement suivi, sont délivrés toute l'année, à toutes les stations du réseau de la Compagnie d'Orléans pour les stations thermales et hivernales du réseau du Midi, et notamment pour :

Arcachon, Biarritz, Dax, G[illegible]ary (halte), *Hendaye, Pau, Saint-Jean-de-Luz, Salies-de-Béarn,* etc.

Durée de Validité : 33 JOURS, non compris les jours de départ et d'arrivée

LE THÉATRE

N° 97

Janvier 1903 (I)

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE

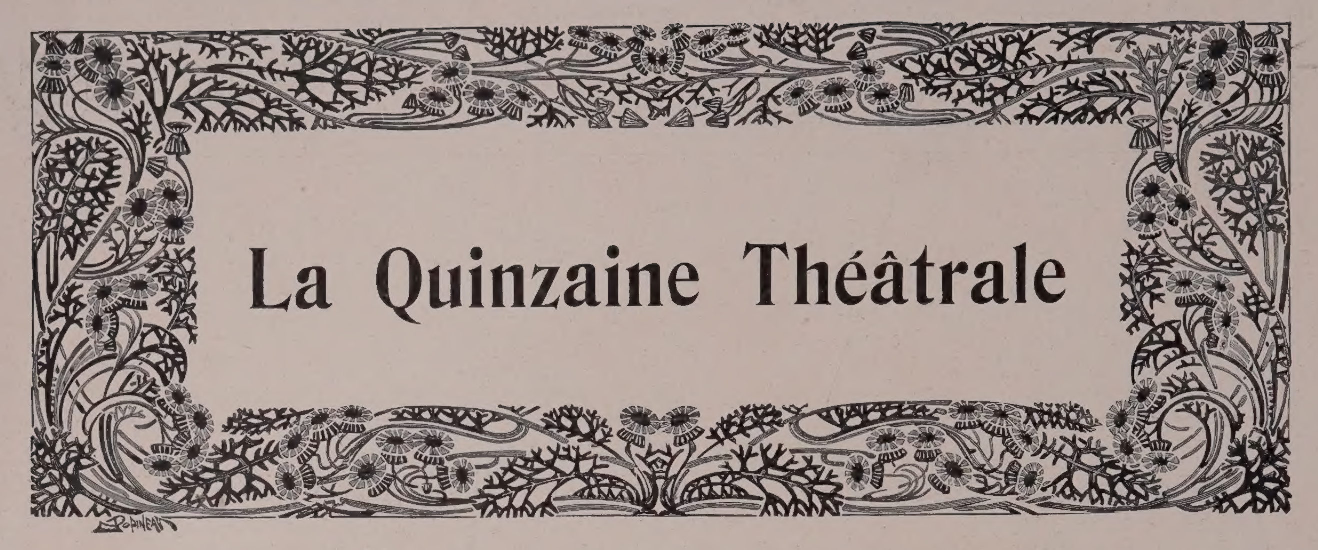
PAILLASSE



Décor de M. Jambon.

NEDDA *(COLOMBINE)* (Mme Ackté) BEPPE *(ARLEQUIN)* (M. Laffitte) TONIO *(TADDEO)* (M. Delmas) CANIO *(PAILLASSE)* (M. Jean de Reszké)

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE. — *PAILLASSE.* — ACTE II



La Quinzaine Théâtrale



Tous les ans, à pareille époque, les théâtres s'empressent. L'appât des grosses recettes du Réveillon, de Noël et des trois ou quatre premiers jours de janvier, les excite, et ceux qui sont à bout de rouleau jouent des pièces nouvelles et font affiche neuve. C'est ainsi que les choses se sont passées cette année, comme, d'ailleurs, les années précédentes, et comme elles se passeront pendant les années qui vont suivre.

Nous ferons donc rapidement la revue des nouveautés de la quinzaine, puisqu'elles sont trop nombreuses, pour qu'il nous soit loisible de nous y étendre, bien que, parmi celles-ci, il y en ait plusieurs qui sont d'importance.

En procédant par ordre chronologique, nous trouvons, au théâtre des Bouffes-Parisiens, une aimable opérette sans prétention, une farce amusante et bon enfant, agrémentée d'une partitionnette spirituelle, légère et gazouillante, de Victor Roger, qui est de facture agréable, avec des sonorités d'éclat de rire. Je ne vous raconterai pas, par le menu, la folle équipée de ce riche bourgeois sportsman, dont le rêve est d'unir sa fille unique avec un jockey qui aurait décroché le Grand Prix; tandis que le notaire, Godefroy, n'a qu'une idée fixe, être l'amant de cœur d'une « gigolette », mais d'une vraie « gigolette », et comment tous deux sont déçus, — car la vie n'est que déception ! — le bourgeois mariant sa fille à un simple clerc de notaire qu'il prend pour un jockey, lequel est, en effet, le « jockey malgré lui »; alors que le notaire est joué, sous jambes, par une cocotte de haute volée, qui se fait passer pour la gigolette demandée. Ces aventures, émaillées de gendarmes guillerets et d'Apaches de convention, lesquels ne sont que des gandins travestis, ont paru assez réjouissantes, et contribueront peut-être à désenguignonner ce gentil théâtre des Bouffes, à qui, jusqu'à présent, la Fortune a montré les dents, bien plus qu'elle n'a souri.

Chez Antoine, voici une curieuse et intéressante manifestation du théâtre exotique. C'est un genre de spectacle que son initiative intelligente nous donne parfois. Nous devons lui en savoir gré, et c'est pour nous un régal d'exception. Cette fois, Antoine a été chercher en Hollande *la Bonne Espérance,* un drame de M. Herman Heyermans, une œuvre très émouvante, singulière dans sa forme, plutôt tableau de mœurs que pièce de théâtre de structure coutumière — « Jeu de la Mer », dit l'affiche, qui porte ainsi la qualification que l'auteur a donnée à sa pièce, pour qu'il n'y ait pas malentendu, et qu'on ne s'attende pas à un spectacle autre que celui qu'il a prétendu nous offrir. — L'action est violente, d'un souffle hardi, d'une allure presque nouvelle, avec des scènes de vérité sinistre; c'est, dans son réalisme coloré, le bréviaire de la vie douloureuse de l'homme de mer, présentée avec la sobriété de la tragédie antique. *La Bonne Espérance* a eu grand succès un peu partout. D'abord en Hollande, et cela se conçoit du reste, puisque le tableau se développe dans le milieu hollandais, mais aussi en Allemagne, où le chapelet des représentations s'est allongé par centaines. Le succès n'a pas été moindre chez nous, bien que la surprise ait nui à son intensité. Le drame nous a paru un peu sombre et nous a étonnés. Le public n'a cependant pas ménagé son admiration à l'œuvre et à ses interprètes. Ceux-ci sont de notoriété modeste, leur ciel est sans étoile, mais ils ont donné l'impression du « rare ensemble ». Tous ont joué leur rôle avec une telle sincérité, qu'ils ont rendu l'action vivante, et rendu l'illusion de la vie vécue. Quant à la mise en scène, elle est étonnante de réalité, soignée dans ses moindres détails, d'un pittoresque fouillé curieusement, avec une recherche d'exactitude qui est de la virtuosité; on sent que celui qui l'a faite ainsi est un artiste vraiment épris de son art.

A l'Athénée, agréable spectacle d'attente : on pelote, au théâtre de la rue Boudreau, en attendant la partie sérieuse. *Leurs Amants*, la comédie en trois actes de M. de Féraudy, le sociétaire de la Comédie-Française, est une comédie en trois actes « genre rosse », spirituellement écrite, mais dans laquelle on a tiré sur l'étoffe. On aurait pu faire un gros acte bien plein, on en a fait trois petits, un peu vides. Cette aventure d'une de ces « demoiselles » qui lâche l'amant sérieux, un peu mûr, dont s'alimente généreusement la « matérielle » pour prendre « collage » avec le « de cœur », qui n'apporte, lui, qu'amour, eau claire, gêne et misère, si bien qu'après fâcheuse expérience, icelle relâche le n° 2, pour réintégrer le n° 1, quitte à donner quelques entr'actes au n° 2, pour qui elle a toujours, et quand même, douceur de cœur, cette aventure, comme on le peut voir, n'est pas absolument nouvelle, mais elle est très agréablement racontée, ce qui est l'essentiel. La pièce de M. de Féraudy pourrait porter en sous-titre : « Conseils à ces dames pour diriger leur esquif à travers les écueils de la vie... »

Leurs Amants s'accompagnaient d'un petit acte de M. Francis de Croisset : *Par vertu!* proverbe pimenté d'esprit, histoire d'un chassé-croisé où les cavaliers balancent leurs dames, comme au quadrille d'autrefois, une femme mariée épousant, après divorce, le prétendu d'une de ses amies, alors que l'amie se rattrape sur l'époux divorcé. Cette petite plaisanterie dramatique, exécutée avec tour de main et dextérité, n'est pas désagréable à voir.

Voici venir, maintenant, les deux gros morceaux de la quinzaine : *l'Autre Danger*, la comédie en quatre actes de M. Maurice Donnay, représentée à la Comédie-Française, et *Théroigne de Méricourt,* drame en six actes, de M. Paul Hervieu, au théâtre Sarah-Bernhardt.

L'Autre Danger, qui s'intitulait autrefois *Dans la Vie*, appartient au genre de la comédie-drame ou de la pièce de mœurs comme la pratiqua Alexandre Dumas fils. Longue en son exposition, exquise en ses détails, et d'un dialogue spirituel et ironiste, d'une forme très personnelle à l'auteur, elle développe une action souvent présentée déjà, rivalité d'amour entre une mère et sa fille. C'est le sujet traité dans le roman de Maupassant, *Plus fort que la Mort*, et dans celui de Paul Bourget, *le Fantôme.* La pièce est habilement faite, mais le dénouement est cruel et difficile à accepter. Cette mère faisant de l'homme qui, une heure auparavant, était son amant, le propre mari de sa fille, nous semble de



Cliché Reutlinger.

Mlle SUZANNE CARLIX

Du Théâtre de l'Athénée

scrupule médiocre, et j'avoue que je m'attendais à quelque révolte du public. Il n'en a rien été; le succès a été grand, l'assistance ne s'est pas cabrée, et le dénouement a passé comme lettre à la poste. Nous ne faisons, d'ailleurs, qu'indiquer l'historique de la soirée de première, *le Théâtre* publiera, un jour ou l'autre, le compte rendu critique détaillé de *l'Autre Danger*, ainsi qu'il fait pour toute pièce importante, et nous n'avons, nous, à donner ici qu'une « tête de chapitre », ajoutons que l'auteur a bénéficié d'une interprétation remarquable, qui peut revendiquer bonne part du succès. Mademoiselle Bartet a été au-dessus de tout éloge, dans le rôle de Claire Jadin, — la mère, — elle a fait accepter, à force d'émotion, de tact et de talent, une des scènes les plus difficiles qu'il y ait au théâtre. Mademoiselle Piérat, qui débutait par le rôle de Madeleine Jadin, — la fille, — lui a dignement donné la réplique. Ses qualités se sont trouvées à l'aise dans un personnage qui semblait fait à sa mesure. Voilà un début excellent, qui « tient » dans le présent, et promet pour l'avenir. Féraudy, dans un rôle de second plan, m'a paru parfait de sincérité; il a « composé » son personnage, — comme l'on dit, — avec beaucoup de réalisme. Le Bargy, très élégant, comme toujours, a fait bonne figure, dans un rôle plutôt ingrat. Puisque le nom de Le Bargy nous vient sous la plume, hâtons-nous d'annoncer que l'excellent comédien, qui est aussi professeur au Conservatoire, vient d'être décoré de la Légion d'honneur, dans la promotion de janvier. Personne mieux que lui ne méritait assurément cette récompense. Je regrette qu'elle n'ait pas été accordée aussi à Féraudy, mais ce n'est que retard d'un an, et partie remise à l'année prochaine.

Au Théâtre Sarah-Bernhardt, nous avons eu *Théroigne de Méricourt*, avec la grande artiste dans le rôle de l'héroïne révolutionnaire. Le malheur est que la figure de Théroigne semble vague, imprécise, on ne la connaît guère. Ça n'est pas que les documents sur elle fassent défaut, c'est peut-être bien, au contraire, qu'il y en a de trop, et qu'ils se contredisent. L'auteur a, d'ailleurs, pris Théroigne plutôt comme prétexte de son drame, comme symbole, que comme héroïne régulière, et sous ce prétexte il a écrit une suite de six tableaux curieux et intéressants, sorte de cinématographe parlant de l'époque révolutionnaire, avec un dialogue étudié, éloquent en la langue pastichée de l'époque. Et l'on ne peut nier la virtuosité du spectacle qui s'encadre dans une mise en scène, d'une grande recherche d'exactitude historique, de couleur pittoresque, où costumes et décors sont des œuvres d'art, où les mouvements de foule sont réglés comme l'étaient ceux des *Meiningen*, nos maîtres en la matière.

Je ne saurais dire, toutefois, quel effet produira sur le public courant, ce spectacle qui semble fait pour les dilettanti plus que pour la foule, cette lanterne magique aux verres vigoureusement peints. Ceux-ci font défiler successivement sous nos yeux la scène de l'interrogatoire de Théroigne, par Léopold-Joseph II, lorsque l'empereur d'Autriche la fit remettre en liberté. — On sait qu'au courant de l'année 1792, Théroigne, qui avait quitté Paris et s'était réfugiée dans son pays, le Luxembourg, avait été enlevée par deux gentilshommes émigrés, qui la livrèrent à la cour d'Autriche. Le journaliste royaliste Suleau l'accusait d'avoir entraîné les femmes du peuple, au palais de Versailles, dans la journée du 5 octobre, ayant ainsi exposé le Roi et la reine Marie-Antoinette, fille de Marie-Thérèse, et propre sœur de Léopold, — celle de la soirée du 9 août 1792 aux Tuileries, alors que le château était menacé de l'envahissement par les sections, et que l'inquiétude régnait fiévreuse, dans l'entourage royal; — la même soirée, chez Théroigne, dans le salon boisé de la rue de Tournon, où elle occupait, par un singulier jeu du hasard, l'appartement où j'ai connu Octave Feuillet vers 1876, c'est là que passent les silhouettes de Danton, Robespierre, Camille Desmoulins, Brissot, Fabre d'Églantine, Collot d'Herbois, et celle du prudent Sieyès, ancêtre de l'opportunisme. Je dis silhouettes, car ces divers personnages de la Révolution ne font que traverser l'action, où ils se découpent en vagues ombres chinoises, — et par deux fois, la Terrasse des Feuillants, à un an de distance, d'abord au 10 août 1792, alors que le Roi et la famille royale, chassés des Tuileries envahies, vinrent demander asile à la Convention et se mettre sous sa protection décevante; puis, en mai 1793, lorsque Théroigne, tenant pour les Girondins menacés par la Montagne, se vit saisir et flageller par les tricoteuses, humiliation effroyable à laquelle sa raison ne résista pas. Elle devint folle, en effet, et fut enfermée à la Salpêtrière. Beaucoup d'historiens et chroniqueurs du temps prétendent que cet état de folie fut déterminé par la violente émotion que lui fit éprouver le traitement que lui avaient infligé les tricoteuses. Il se peut, bien que la vérité vraie sur cette femme singulière et imprécise ait été dite en plaisantant par le docteur Blanche, l'arrière-grand-père de celui que nous avons connu, qui, causant avec l'aliéniste Esquirol, le médecin de Théroigne, alors qu'elle était au cabanon, disait : « Cette femme a toujours été folle, c'était une « externe », mais on ne s'en est aperçu que lorsque sa folie est devenue furieuse. Jusque-là elle a paru relativement douée de raison, à une époque où tout le monde était fou... »

A la Gaîté, c'est un opéra-comique qui a pris l'affiche : *le Chien du régiment*, quatre actes de M. Pierre Decourcelles, agrémentés de musique par M. Louis Varney, qui s'est mis en frais d'une partition chantante et gaie, avec des romances, un quintette délicieux, des marches militaires, enfin tout le bouquet des herbes de la Saint-Jean. Et ce bouquet-là, il est égrené par Madame Simon-Girard, que ce nouveau contact avec les planches de son vieux théâtre de la Gaîté a rajeunie de dix ans, et qui a retrouvé sa voix plus vibrante et plus fraîche que jamais. Quant au libretto..., vous voulez savoir ce qu'est le libretto? Eh bien, c'est un conte amusant pour petits et grands enfants, conté assez gentiment pour que tous y puissent prendre « plaisir extrême », c'est l'histoire d'une ville de Hollande assiégée par le régiment de Pomponne, qui est menacé de ne pas la prendre et d'en être pour sa courte honte, faute d'avoir les clefs de la porte du Nord, qui sont celles de la situation, si Moustache, le chien du régiment, — il faut bien justifier le titre, — ne repêchait le trousseau submergé dans le Zuyderzée et ne le rapportait dans sa gueule triomphante. Ce Moustache, c'est l'ange du dénouement, un beau chien de berger, moucheté, qui aboie à la réplique, fait le beau, remue la queue aux moments pathétiques, monte la garde et franchit les murailles. Quel cabotin que ce clown à quatre pattes, qui connaît déjà le bruit des bravos, salue son public et fait de l'œil aux fauteuils d'orchestre. Il suffirait, à lui seul, pour assurer le succès de la pièce, qui court de péripéties en péripéties, escortée de comiques étonnants, Guyon fils, roi des pince-sans-rire; Bartel, Jocrisse à face ouverte et naïve; Brunais, Jocrisse pointu, traînard et réflexe.

A signaler encore, l'ouverture d'un nouveau théâtre, un peu excentrique, puisqu'il perche boulevard Rochechouart, n° 80, mais confortable, pimpant, neuf, important — il contient son millier de places, toutes bonnes, ce qui est rare et à très bon marché, ce qui n'est pas pour nous déplaire. — Ce nouveau théâtre, qui a bel et bien coûté, ou peu s'en faut, son million à construire, s'appelle le Théâtre Trianon. Il a été édifié sur le vaste terrain où jadis s'élevait l'Élysée-Montmartre. Le feu, qui purifie tout, dit-on, mais qui, en tout cas, détruit tout, a passé par là. Il y a trois ans environ, l'incendie a fait table rase du music-hall alors que Frégoli y donnait ses représentations, et M. Albert Chauvin, locataire du terrain, par bail emphytéotique, s'est dit, avec raison, qu'un Théâtre-Populaire à bon marché vaudrait mieux qu'un bal public; il a donc fait élever le nouveau théâtre sur ce vaste terrain, ce qui a permis de le pourvoir de dépendances commodes, foyers, bars, vestibules. L'inauguration s'est faite, il y a une vingtaine de jours, avec une grande opérette à spectacle de MM. Victor de Cottens et Robert Charvay, musique de Louis Varney, l'inépuisable Varney, déjà nommé. Cela s'appelle *le Voyage avant la noce*, et c'est joué par une constellation d'étoiles : Madame Tariol-Baugé, impeccable chanteuse; Mademoiselle Mariette Sully, pleine de gentillesse, d'entrain et d'esprit; Jean Périer, comédien alerte et le meilleur des chanteurs de genre. C'est une interprétation qui n'est pas banale, et l'on peut passer au Théâtre Trianon une excellente soirée à peu de frais.

Nous vous parlerons, la prochaine fois, des nominations de sociétaires à la Comédie-Française, et des orages qui en résultèrent.

FÉLIX DUQUESNEL.

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE

Paillasse

DRAME LYRIQUE EN DEUX ACTES, DE M. R. LEONCAVALLO, TRADUCTION DE M. EUGÈNE CROSTI

AILLASSE, — ou plutôt *les Saltimbanques (I Pagliacci)*, mot beaucoup plus exact et qu'on eût dû conserver, d'autant mieux qu'il n'y a dans cette troupe aucun « paillasse » proprement dit, — est le premier ouvrage qui ait fait connaître décidément au public M. Ruggero Leoncavallo et lui ait même, du coup, ouvert les portes de la renommée. Jusque-là, sa vie mouvementée et laborieuse — de Naples au Caire et à Paris — avait été beaucoup plus pleine de déboires que d'espoirs. Les ouvrages, importants déjà, s'entassaient dans ses portefeuilles, sans trouver qui leur fît accueil sur leur bonne mine... Une fois de plus, c'est à une autre commande, à une nouvelle composition, imprévue et rapide, que le musicien dut l'exhumation de ses œuvres longuement minutées. La *Cavalleria rusticana* de Mascagni était, en 1891, dans tout l'éclat de son facile et prodigieux succès : il fallait trouver un pendant, de ce même genre d'opéra court et poignant, en deux actes qui font comme, un seul, coupé d'un intermezzo. D'où *les Paillasses*, conçus et terminés en quatre mois.

Décor de M. Jambon.

NEDDA (Mme Ackté) — CANIO (M. Jean de Reszké) — TONIO (M. Delmas)

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE. — *PAILLASSE*. — ACTE Ier



Décor de M. Jambon.

BEPPE (M. Laffitte) NEDDA (Mme Ackté) CANIO (M. J. de Reszké) TONIO (M. Delmas)

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE. — *PAILLASSE.* — ACTE Ier

M. Leoncavallo avait, cette fois, touché juste au but. Car ce n'était plus dans l'histoire ou dans le roman qu'il avait eu l'idée de puiser, mais dans ses propres souvenirs, dans la vie réelle. Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable, mais quand il l'est, quel effet! Le père de M. Leoncavallo était juge, et il fut un jour appelé à Montalto, en Calabre, pour juger un saltimbanque qui venait d'assassiner sa femme, dont il se savait trompé. La situation était dramatique, l'action rapide, le milieu pittoresque : tout à fait ce qui pouvait convenir au cadre de la pièce en vue. Peut-être un dramaturge aurait-il pu tirer meilleur parti de ce sujet violent, le laisser moins sommaire... Mais au bout du compte, tout l'intérêt convergeant sur la scène de jalousie pour aboutir au meurtre, il fallait peu de préparations. La mode était d'ailleurs, en Italie, aux pièces réalistes, aux tranches de vie telles quelles. M. Leoncavallo laissa les faits parler tout seuls, et s'en trouva bien, car le succès fut immédiat à Milan, le 22 mai 1892, et, grâce à l'initiative décisive du grand éditeur Édouard Sonzogno (car le théâtre Dal Verme eût, sans



BEPPE (M. Laffitte) — NEDDA (Mme Ackté) — CANIO (M. J. de Reszké) — TONIO (M. Delmas)

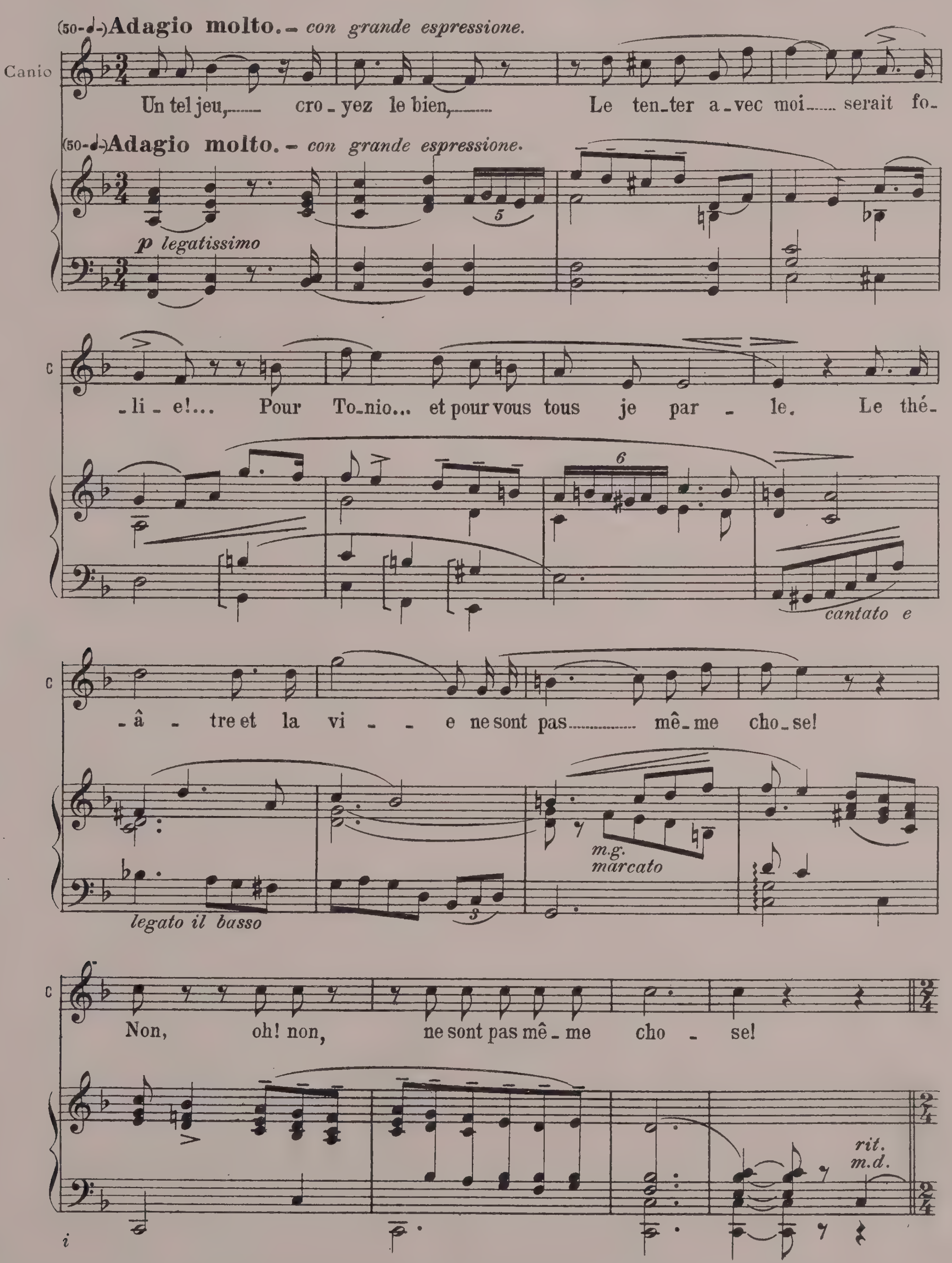
ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE. — *PAILLASSE.* — ACTE Ier

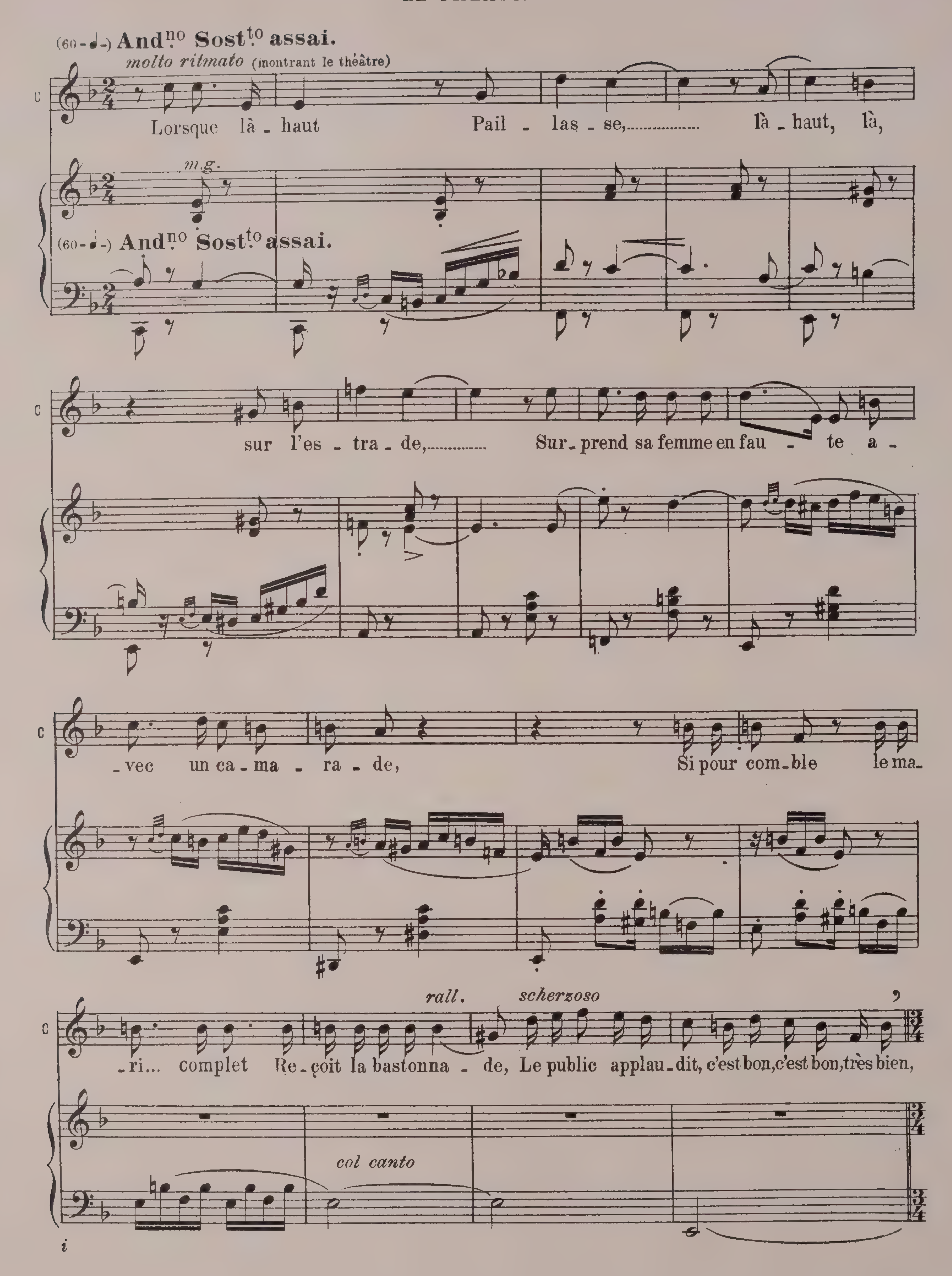
lui, fermé ses portes), eut une suite retentissante de représentations.

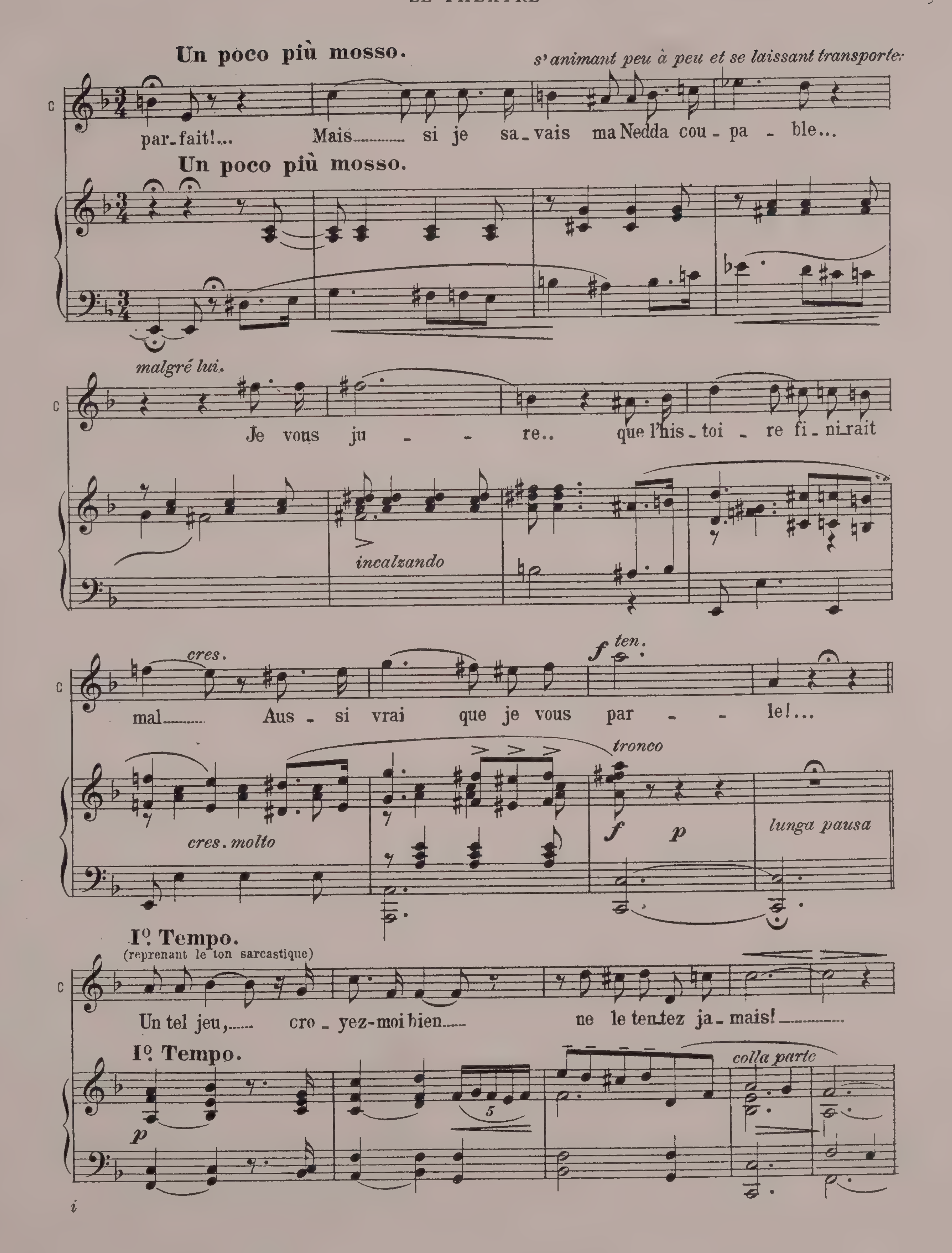
M. Leoncavallo, comme Wagner, n'a affaire qu'à lui seul pour ses poèmes ; c'est un avantage fort appréciable. On put croire un moment, pourtant, que ses *Paillasses*, son livret le plus personnel de tous, n'était qu'une adaptation de l'œuvre alors nouvelle de M. Catulle Mendès, *la Femme de Tabarin ;* et il était tout naturel que le poète s'y trompât (bien qu'il ne fût pas le premier assurément à utiliser l'idée), tant la ressemblance était complète dans les deux données. Nous avons dit qu'en ajoutant peu de chose au simple fait divers que lui avait retracé son souvenir, il avait en somme agi pour le mieux de l'effet scénique. Il paraît également s'être rendu compte du vice inhérent à cette donnée mise sur la scène, à savoir que la catastrophe, trop prévue par nous, spectateurs réels et qui avons tout vu, n'est une surprise et une impression vraiment forte

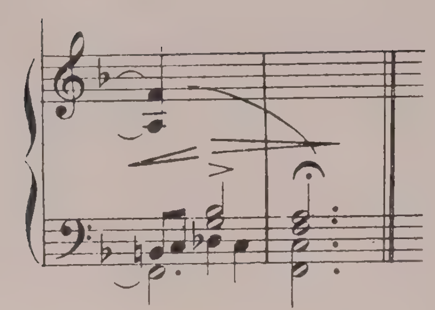
PAILLASSE

CANTABILE DU 1er ACTE, chanté par *CANIO* (M. JEAN DE RESZKÉ)




(60 - ♩.) Andno Sostto assai.
molto ritmato (montrant le théâtre)
Lorsque là-haut Paillasse,......... là-haut, là,
m.g.
(60 - ♩.) Andno Sostto assai.
sur l'estrade,......... Surprend sa femme en faute a-
-vec un camarade, Si pour comble le ma-
rall. scherzoso
-ri... complet Reçoit la bastonnade, Le public applaudit, c'est bon, c'est bon, très bien,
col canto


Un poco più mosso.
s'animant peu à peu et se laissant transporter
par_fait!... Mais...... si je sa_vais ma Nedda cou_pa_ble...
Un poco più mosso.
malgré lui.
Je vous ju - - re.. que l'his_toi_re fi_ni_rait
incalzando
cres.
mal...... Aus_si vrai que je vous par - - le!...
ten.
tronco
cres. molto
lunga pausa
I°. Tempo.
(reprenant le ton sarcastique)
Un tel jeu,...... cro_yez-moi bien...... ne le ten_tez ja_mais!......
I°. Tempo.
colla parte



que pour les spectateurs fictifs, ceux de la scène, qui ne s'attendent à rien. Il convenait donc de chercher l'effet ailleurs, et il l'a trouvé en soulignant par la musique le contraste entre la bouffonnerie de tréteau, traitée par lui dans un style archaïque, et la tragédie intime qui peu à peu se mêle au jeu fictif et qui se fait jour par des cris de passion véritable. C'est qu'ici tout l'intérêt est pour nous autres spectateurs réels : nous seuls — et la coupable — pouvons démêler et suivre la vérité dans la fiction et voir le danger ; pour nous seuls, la terreur de la comédienne n'est pas jouée. De fait, même aussi avertis que nous le sommes, nous ne laissons pas de ressentir une vraie émotion : les malheurs prévus sont-ils toujours les moins angoissants en ce monde ? M. Leoncavallo, prenant son parti de cette prévision forcée, a d'ailleurs voulu insister sur cette impression de pitié et d'émotion : il a écrit un prologue qui est une des plus heureuses idées qu'il ait eues. Le rideau, qui est partagé en deux, s'entr'ouvre après le prélude et laisse passer Tonio, le Gille, le bouffon de la troupe, qui vient d'abord s'adresser directement au public réel, avant le public fictif de tout à l'heure. Ce n'est plus pour calmer par avance les âmes sensibles au sujet de la vérité des cris et des douleurs qu'on va représenter devant elles, qu'il prend la parole en guise de boniment ; c'est pour leur dire, au contraire, que l'auteur a voulu cette fois leur offrir un tableau réel de la vie... Et il ajoute philosophiquement que, si nous prenons la peine de regarder l'homme qui est sous le paillasse, nous y trouverons notre frère et une créature de Dieu qui souffre et ne feint pas. — M. Leoncavallo a trouvé, pour exprimer ces sentiments,

NEDDA *(COLOMBINE)* (Mme Ackté) TONIO *(TADDEO)* (M. Delmas) BEPPE *(ARLEQUIN)* (M. Laffitte) CANIO *(PAILLASSE)* (M. J. de Reszké)

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE. — *PAILLASSE.* — ACTE II



NEDDA (*COLOMBINE*) (Mme Ackté) — CANIO (*PAILLASSE*) (M. J. de Reszké) — TONIO (*TADDEO*), BEPPE (*ARLEQUIN*) (M. Delmas) (M. Laffitte)

Décor de M. Jambon.

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE. — *PAILLASSE.* — ACTE II

des inspirations musicales émues et d'une belle ampleur mélodique : il était impossible de mieux disposer, et plus adroitement, le spectateur à prêter son attention à la suite.

Le rideau, entièrement écarté, nous laisse voir, disposé sur une place, non loin de l'église, le théâtre improvisé derrière lequel s'abrite la fortune de la troupe des saltimbanques. Pour l'instant, Tonio seul est resté à sa garde. Canio, le chef, Nedda, sa femme, et le petit Beppe, l'Arlequin de cette Colombine, sont en promenade charivaresque dans le village : nous entendons les cris joyeux de la foule alternant avec les sons discordants de la trompette et les coups sourds de la grosse caisse. Le chœur, qui ne manque ni de vie ni de rythme, peu à peu remplit la scène et encadre enfin la charrette à âne qui porte les trois comédiens. Le costume de Canio, qui, nous l'avons dit, n'a rien de Paillasse, est simplement celui du Pulcinella italien, tout de blanc vêtu comme notre Pierrot (mais qui devrait, pour être complet, porter un masque noir et non pas s'enfariner la face). La foule est convoquée pour la représentation du soir, mais, avant de se disperser, invite Canio et Beppe à venir boire. En même temps, on plaisante, on avertit le saltimbanque que le bossu Tonio fait les doux yeux à Nedda... Canio réplique doucement, mais avec une expression qui laisse deviner de quelle extrémité il serait capable, que pour Tonio ni personne il ne ferait bon jouer ce jeu, et que si l'histoire de mari trompé qu'il met sur la scène était vraie, on ne la verrait pas se terminer en moquerie joyeuse.

Cependant un cortège se rend à l'église, car c'est jour de l'Assomption, et des pifferari paraissent, dansant sur un rythme élégant, que soulignent le chœur de la foule et le son des cloches. Nedda est restée seule, en proie à de sombres appréhensions, qu'elle tâche de chasser par des ressouvenirs de son enfance et une petite ballade où chantent « les oiseaux avides d'azur ». Tonio profite de l'occasion pour tenter encore une fois sa chance, en termes vraiment passionnés et vigoureux, mais qui n'aboutissent qu'à une raillerie de plus, et même (car il a été un peu loin) à un coup de cravache... « Tu me le paieras ! » crie le rustre, qui s'éloigne, mais pour faire le guet.

Sa vengeance ne tardera guère : le beau paysan Silvio était là, qui avait rendez-vous avec Nedda. Les transes où il trouve son aimée lui sont une arme nouvelle pour la décider à fuir avec lui le soir même, après la représentation. Nedda résiste un peu, mais Silvio a des accents si pénétrants (et cet *andante appassionato* est une des pages élégantes de la partition), que le délire s'empare d'elle et ses baisers scellent la promesse... C'est à ce moment que reparaît Canio amené par Tonio. La scène est violente, et le mari outragé frapperait tout de suite sa femme, n'était qu'il veut savoir d'elle le nom du séducteur..., n'était aussi l'heure de la représentation qui approche. Cet endroit est le plus poignant de l'œuvre : Canio, resté seul, s'écrie comme égaré : « Me grimer ! me grimer ! quand mon cœur saigne !... Ris donc, paillasse, de ton amour qui râle !... Change en grimace les sanglots de ton cœur. » Comme simplicité de moyens et vérité d'expression, M. Leoncavallo ne s'est jamais élevé plus haut.

Le premier acte n'était pas sans longueurs. Le second ne laisse pas de paraitre un peu écourté. Il fait nuit maintenant. Appelés par la trompette et la grosse caisse, hommes, femmes, enfants envahissent les bancs ou s'installent par terre. On se dispute un peu, on rit, les garçons jouent... Enfin la petite toile se lève et Colombine entre en scène. Toute pimpante, elle prépare un souper à son cher Arlequin, qu'une sérénade annonce. (Elle est charmante, cette sérénade, et joli aussi le rythme gracieusement sautillant de la gavotte qui succède au menuet.) Taddeo (c'est-à-dire Tonio) est venu faire une déclaration ridicule à Colombine, mais pour céder obséquieusement la place à Arlequin. Soudain, le mari rentre et surprend l'adieu brusqué de Colombine... — « O juste Dieu, les mêmes paroles !... » murmure Canio-Paillasse, qui déjà, au souvenir du vrai rendez-vous de Nedda, laisse percer l'homme sous le saltimbanque...

Cependant, la scène de jalousie se déroule, suivant la convention, mais semée d'intentions que Colombine seule — avec nous — peut comprendre. Paillasse tâche de plaisanter pour rester dans son rôle, et sembler ridicule ; mais bientôt sa grimace devient douloureuse, puis terrible... Déjà le public s'émeut, s'étonne ; Colombine s'inquiète ; Silvio se contient à peine, dans la foule, aux insultes violentes de Paillasse... Enfin celui-ci s'exalte, en réclamant le nom de l'amant ; Nedda le brave et refuse de parler... Canio lève son couteau et frappe..., et comme Silvio court vers lui : « Ah ! c'est toi !... » crie-t-il, et il le frappe de même... Puis il tire à demi le rideau, hagard, l'œil fixe : « La comédie... est finie ! »



TONIO *(TADDEO)* (M. Delmas)

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE. — *PAILLASSE*

Cette dernière scène est impressionnante et forte en sa brusquerie, et, jouée d'ailleurs admirablement, donne une incontestable sensation de vérité. A elle seule, on comprend qu'elle ait tenté les plus grands artistes des divers pays, Tamagno, Van Dyck, De Lucia... M. de Reszké tenait beaucoup à nous montrer sa façon de comprendre ce rôle à double face de Canio-Paillasse, élégant et gai au début, douloureux et tragique ensuite. Comme inflexions de voix, comme vérité d'accent (et cette joie de ne pas perdre un mot avec lui !), il s'est montré digne de lui-même, c'est tout dire ; comme jeu, il s'est peut-être surpassé : il est admirable à la fin du premier acte, quand il lutte contre son désespoir, quand il monte en scène pareil au condamné sur l'échafaud ; il est émouvant et terrible à la fin du second, dans l'éclat de sa rage, et il a trouvé un geste superbe dans sa façon de tirer le rideau sur le cadavre de sa femme.

Pourtant ce n'est pas sans surprise, et un peu de regret aussi, qu'on voit ce noble Lohengrin ainsi travesti, presque défiguré ; de même que le souvenir d'Elsa nous gêne, à voir cette sans cœur de Nedda sous les traits de la gracieuse Madame Ackté, et sa voix cristalline proférer menaces et injures (mais qu'elle est piquante dans la comédie !) ; de même enfin que le majestueux Wotan d'hier a furieusement à faire pour nous convaincre aujourd'hui qu'il est bien cette brute malfaisante de Tonio, et il y faut l'incroyable souplesse de M. Delmas. Heureusement qu'il a pour lui le prologue, dit en maître, et où jamais ovation ne fut plus méritée. M. Laffitte est aimable et preste dans Arlequin : cette fois-ci, après Mime, c'est lui qui a gagné au change ! Enfin, c'est un fort bon début qu'a fait, dans Silvio, M. Gilly, premier prix d'opéra aux derniers concours, qui a un joli timbre de baryton élevé, presque de ténor, et de l'étoffe en attendant l'acquis.

HENRI DE CURZON.



Décor de M. Jambon.

CANIO *(PAILLASSE)* (M. J. de Reszké)
SILVIO (M. Gilly)

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE. — *PAILLASSE.* — ACTE II

Cliché Larcher. BARKLAY (M. Teste) — LADY BRADDOCK (Mlle Debary) — LORD BRADDOCK (M. Renez) — MIST. ROBARTS (Mlle Médeau) *Décor de M. Amable.*

Acte Ier. — 1er Tableau. — *Une garden-party chez le gouverneur des Indes*

THÉATRE DU CHATELET

Les Aventures du capitaine Corcoran

Pièce a grand spectacle en quatre actes et vingt-quatre tableaux, de MM. PAUL GAVAULT, G. BERR & A. VÉRY

d'après le roman d'ALFRED ASSOLLANT.



Récemment les feuilles quotidiennes annonçaient qu'un directeur de théâtre allemand avait eu l'ingénieuse pensée de distinguer par une affiche blanche ceux de ses spectacles qui pourront être vus par les jeunes filles ; quand il jouera une pièce qui ne sera pas faite pour elles, une affiche rouge avertira les familles. Vertueux pays que celui où une semblable distinction peut encore être établie !

Je crois bien qu'à l'heure actuelle, dans notre bonne ville de Paris, la Ville-Lumière, disent les uns, la Babylone moderne, disent les autres, il est peu de théâtres qui s'offriraient le luxe de l'affiche blanche : pour presque tous, l'affiche rouge est de rigueur, pour quelques-uns l'affiche d'un rouge vif.

Il en est un, cependant, qui s'efforce sincèrement de conserver cette clientèle puérile, pour qui les autres théâtres doivent rester fermés : c'est le théâtre du Châtelet. Il mérite vraiment le titre de théâtre de famille, que des concurrents s'attribuent à tort. Chez lui, l'affiche a le droit d'être toujours blanche : *albo notanda lapillo.*

La féerie, sans nul doute, la bonne féerie d'autrefois, qui s'appelait *le Pied de Mouton*, *les Pilules du Diable*, *la Poudre de Perlimpinpin,* suffirait aux besoins d'un théâtre qui veut rester « blanc ». Mais nos enfants sont devenus très exigeants : bambins et bambines ne croient plus guère aux fées, ni aux talismans. Petit Pierre, comme le disait récemment un écrivain dans un conte de Noël, Petit Pierre n'est plus un gosse.

On affirme qu'il en est mieux ainsi et qu'il ne faut point leurrer l'imagination de l'enfant par des contes et de fausses inventions. Cela se peut : mais, je n'aime pas non plus qu'il soit pédant, — et plutôt que le bourrer de choses scientifiques qu'il ne comprend pas, c'est embellir ses premières années que lui parler des fées, des ondines et des farfadets. — Contez-lui *Peau d'Ane,* il y goûtera un plaisir extrême, tout comme notre bon La Fontaine.

Quoi qu'il en soit, les directeurs du Châtelet, délaissant la féerie, se sont tournés vers la pièce qu'on pourrait appeler la « pièce géographique ». La géographie est une science distrayante et chaste. Au Châtelet, on est sûr de voir du pays. La spécialité du théâtre, ce sont les pièces à spectacle, qui font



Cliché P. Nadar.

THÉATRE DU CHATELET

LES AVENTURES DU CAPITAINE CORCORAN

Le Capitaine Hatkins. — M. Gémier

voyager le spectateur, sans qu'il bouge, sur terre et sur mer, et bientôt, espérons-le, dans les airs. Le modèle de genre nous est fourni par *le Tour du Monde en 80 jours*. Avec l'œuvre tirée du fameux roman de Jules Verne, chacun peut faire, en quatre heures, un magnifique voyage autour de notre planète. C'est ce qu'on pourrait appeler « un grand spectacle dans un fauteuil ».

Le voyage doit être motivé : ici les dramaturges rivalisent d'ingéniosité. Les moyens les plus simples sont les meilleurs. C'est un pari qui nécessite le « tour du monde » ; ou bien l'on court après un objet perdu (quelquefois cet objet est une jeune fille) et qu'il faut retrouver. La donnée une fois posée, en voiture, messieurs les voyageurs ! Nous partons pour l'Asie, pour l'Orient, pour la Chine (Lavarède nous emportait, en effet, de Paris à Pékin). Aujourd'hui, c'est vers les Indes que les directeurs du Châtelet nous emmènent, vers les pays féeriques à la végétation surabondante et presque monstrueuse, vers les palais mystérieux des rajahs. Et, non contents de dérouler devant nous ces merveilles, ils nous font assister à la lutte de la noble et antique race indoue, mère de l'humanité, contre l'invasion anglaise, tandis qu'un brave capitaine français, gai, héroïque, amoureux, prend part à cette lutte épique par esprit de justice, par tendresse pour une fille de rajah et aussi par simple goût du mouvement. Le Français, que d'aucuns nous donnent comme casanier, n'est-il pas, au contraire, le héros des grandes aventures ? Qu'est-ce donc que Roland, d'Artagnan et Cyrano de Bergerac, sinon de purs Français ?



Cliché Larcher. MIST. ROBARTS (Mlle Médeau) LADY BRADDOCK (Mlle Debary) LORD BRADDOCK (M. Renez) TAPON VERNOUILLET (M. Jean Périer) CORCORAN (M. Daragon) KERDOREC (M. Pougaud) ACAJOU (M. Zeller) *Décor de M. Amable.*

CHATELET. — *LES AVENTURES DU CAPITAINE CORCORAN.* — ACTE Ier. — 2e TABLEAU. — *Une place à Calcutta*

Il y a, sans contredit, dans tout cela, de quoi ravir les imaginations et les yeux, non seulement des bambins, mais aussi des grandes personnes que l'âge n'a pas rendues insensibles à la poésie des belles et nobles équipées.

Le capitaine dont il s'agit, c'est le « capitaine Corcoran », dont un écrivain estimé, Alfred Assollant, fut le premier historiographe. Le roman d'Assollant, paru il y a une cinquantaine d'années, sous le titre : *les Aventures du capitaine Corcoran*, est un des plus jolis de la Bibliothèque rose, dont il dépasse même le niveau par l'aimable élégance du style et l'élévation morale, tout en restant aussi amusant que pas un. Je ne sais si les enfants d'aujourd'hui le lisent encore, mais il a fait les délices de nombreuses générations. En tout cas, il était désigné pour fournir le sujet d'une pièce du Châtelet, et il est même étonnant qu'on n'y ait pas pensé plus tôt. L'initiative en revient à MM. Paul Gavault, Georges Berr et Adrien Vély, qui ont adroitement découpé, dans le récit si vif et si suggestif d'Alfred Assollant, vingt-quatre tableaux, tous pittoresques et divertissants.

Nous sommes d'abord à Calcutta, capitale de l'Inde anglaise, chez le gouverneur, qui donne une garden-party, puis sur une place publique, et c'est à Baghavapona, dans les jardins du rajah Holkar, resté encore indépendant, que s'achève l'exposition du sujet.

Les Anglais désirent conquérir, par la force ou par la ruse, les États de ce rajah. Un officier anglais, le lieutenant Hatkins, se faisant espion par dévouement pour son pays, se déguise en botaniste allemand, est reçu sans méfiance à la cour du rajah et



Cliché P. Nadar.

THÉATRE DU CHATELET

LES AVENTURES DU CAPITAINE CORCORAN

Tapon Vernouillet. — M. Jean Périer



Cl. Le Larcher. | KERDOREC (M. Pougaud) | M[lle] DE CONSOLI Danseuse étoile | ACAJOU (M. Zeller) | Décor de M. Amable.

THÉATRE DU CHATELET. — *LES AVENTURES DU CAPITAINE CORCORAN.* — Acte II, 6e Tableau. — *The Royal Excentric Company*

en profite pour décider à la trahison le général en chef des armées indoues, Rao. Rao aime la fille d'Holkar, Sita, et il est exaspéré de ce qu'elle refuse de l'épouser.

Le parti adverse est commandé par le capitaine Corcoran, venu aux Indes accompagné d'un savant français. M. Tapon Vernouillet, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, s'est avisé de quitter un jour son logement de la rue de Seine pour courir les aventures... scientifiques. Il a été chargé, par la docte Assemblée dont il fait partie, d'aller rechercher, dans les montagnes de l'Himalaya, certain manuscrit antique et sacré, le Gourou Karamtah. L'Académie a choisi pour escorter, convoyer et protéger le savant, le capitaine Corcoran, commandant le brick *l'Albatros :* Corcoran, querelleur, téméraire, emballé autant que Tapon Vernouillet est paisible, prudent et calme.

Ce n'est pas assez sans doute, pour occuper toute l'activité de Corcoran, que la protection d'un savant. Il se dispute avec le colonel anglais Barklay. Il flaire le complot noué contre Holkar et sa fille. Il combattra les Anglais : en vrai Français, il défendra l'innocence et la liberté.

Le traître Rao et le lieutenant Hatkins commencent par



Cliché Larcher. KERDOREC (M. Pougaud) AGAJOU (M. Zeller) — HOLKAR (M. Robert) SITA (Mlle Spindler) — CORCORAN (M. Daragon) — TAPON VERNOUILLET (M. Jean Périer) — *Décor de MM. Jambon et Bailly.*

CHATELET. — *LES AVENTURES DU CAPITAINE CORCORAN.* — ACTE III. — 12e TABLEAU. — *La terrasse du palais d'Holkar*

gagner la première manche. Ils enlèvent Sita et la transportent dans le camp anglais : c'est l'occasion d'un grand divertissement, très original, — et qui permet à la première danseuse de se distinguer. Attaque d'une pagode, évasion d'un souterrain, explosion d'un pont, scène terrible et burlesque dans un temple de Bouddah. Corcoran et ses amis reprennent Sita et la ramènent chez son père. Joie, embrassements : ballet.

La guerre, cependant, continue. Corcoran prend Hatkins et lui fait grâce; il est pris à son tour et épargné en façon de revanche. Une grande bataille s'engage dans les gorges montagneuses. Les Anglais sont battus, comme il convient. On découvre le précieux manuscrit au milieu de la bataille; Rao expie ses crimes par la mort. Corcoran triomphe et il épouse Sita. Ici, défilé. Apothéose.

L'interprétation réunie par les habiles directeurs du Châtelet, MM. Fontanes et Judic, est très bonne. M. Gémier fait le lieutenant Hatkins, et M. Jean Périer arrive de l'Opéra-Comique pour représenter M. Tapon Vernouillet ; tous deux sont de premier ordre. Le capitaine Corcoran, c'est M. Daragon, plein de gaieté et d'entrain. M. Pougaud est très drôle en matelot fidèle du capitaine. Mesdemoiselles Spindler (Sita) et Blanche Doriel sont charmantes.

Spectacle fastueux, selon les traditions du Châtelet. Au total, une excellente soirée à passer. Que vous dirai-je de plus?

ADOLPHE ADERER.



Cliché Larcher. Décor de M. Amable.

THÉATRE DU CHATELET. — *LES AVENTURES DU CAPITAINE CORCORAN.* — Acte III, 16e Tableau. — *Le Palais merveilleux*



Décor de M. Amable.

THÉATRE DU CHATELET. — *LES AVENTURES DU CAPITAINE CORCORAN.* — ACTE IV, 24e TABLEAU. — *L'Entrée triomphale*



Cliché Larcher. RAOUL (M. Barré) ALFRED (M. Flandre) EUGÉNIE DES COCCINELLES (Mlle Diéterle) VALGOUJON (M. Morreaux) *Décors de MM. Chambouleron & Mignard.*

ACTE Ier

BOUFFES-PARISIENS

Le Jockey malgré lui

VAUDEVILLE-OPÉRETTE EN TROIS ACTES, DE MM. MAURICE ORDONNEAU & PAUL GAVAULT, MUSIQUE DE M. V. ROGER

J'ai toujours été surpris que le monde des courses n'ait pas tenté plus qu'il ne l'a fait jusqu'à présent l'observation de l'auteur dramatique.

L'auteur dramatique me répondra sans doute qu'il a été arrêté par l'impossibilité de placer le centre de son action au moment d'une arrivée au poteau, par exemple, vu l'insuffisance de dimension des salles parisiennes et qu'une pièce de courses où il n'y aurait pas une course offre l'inconvénient des civets veufs de lièvre.

A quoi je réponds, à mon tour, que le monde des courses est assez curieux par lui-même pour qu'il soit oiseux de l'exhiber dans un décor d'hippodrome. Et en effet, tant de types suggestifs grouillent autour de lui, parvenus, aigrefins, jocrisses, sans compter l'escroc du grand monde, qu'on peut pousser en les voyant le : « Molière où sont tes pinceaux ? » d'une pièce de Labiche.



Cliché Reutlinger. Mlle DIÉTERLE

M. Maurice Ordonneau et M. Paul Gavault n'ont voulu voir dans les courses que le côté « belle humeur ». Ne nous en plaignons pas. Ils laissent intact un sujet précieux aux tenants de la comédie tempérée, et ils nous ont amusé dans leur œuvre modestement limitée à la drôlerie. C'est l'essentiel.

Et maintenant voici l'histoire qu'ils nous content. Une vieille chanson d'étudiant s'agrémentait de ce refrain funèbre : « Maintenant nous sommes notaires. » C'était par trop la ballade du désespéré. Le tabellionnat ne porte pas tant que cela le diable en terre. Voyez plutôt le Godefroy des Bouffes-Parisiens. Le souci d'un inventaire à dresser ou d'une procuration à libeller ne distrait pas sa pensée de l'obsession que voici : devenir l'ami d'une « Casque d'or ». Ce qui prouve qu'on peut avoir des ambitions modestes mais hilares dans le notariat.



Cliché Reutlinger.

Mlle DIÉTERLE

Du Théâtre des Bouffes-Parisiens



Cliché Larcher. — LE BRIGADIER (M. Tauffenberger) — ALFRED (M. Flandre) — GODEFROY (M. Simon-Max) — EUGÉNIE DES COCCINELLES (Mlle Diéterle) — RAOUL (M. Barré) — ADOLPHE (M. Garbagni) — L'INSTITUTEUR (M. Rozf) — Décor de MM. Chambouleron & Mignard.

THÉATRE DES BOUFFES-PARISIENS. — *LE JOCKEY MALGRÉ LUI.* — ACTE II

Et voyez un peu comme tout parfois s'arrange dans les maisons à panonceaux. Une femme rentrant dans la catégorie de celles dont le notaire prise les grâces « boulevard extérieur », se présente à lui comme héritière d'une certaine succession Picquereau. Qu'elle remplisse ou non les conditions exigées par le testateur, je ne m'attarderai pas d'abord à le comprendre et ensuite à vous le narrer. Tout ce que je constate, avec quelque regret pour la chambre des notaires, c'est que Godefroy, en compagnie de la donzelle et de deux de ses amis métamorphosés en gigolos, pratique un escampativos comme on dit dans le pays où l'on arrêta les Humbert. On le retrouve à Chantilly, pays des crèmes et des derbys.

Il n'y est pas seul. Un clerc de son étude, Adolphe Gavarin, fort épris de Mademoiselle Montmoreau, fille d'un opulent bourgeois parisien, est payé par elle de retour, mais avec cette réserve qu'elle le prend pour son cousin lequel est un jockey fameux. C'est affaire aux auteurs d'avoir eu l'audace d'introduire sur la scène ce type qui n'a jamais paru sur un hippodrome, le jockey français, et de s'être exposé, de gaieté de cœur, aux protestations qu'a provoquées cette invraisemblance. L'essentiel est qu'Adolphe Gavarin, sachant tout l'intérêt qu'il a à se faire passer pour son cousin, devient le jockey malgré lui.

C'est de l'héroïsme, car vous pressentez aisément les ennuis auxquels on s'expose dans un métier pareil quand on n'a pas été pris tout petit. Adolphe qui monte à cheval comme une paire de pincettes est livré à toutes les tribulations imaginables. Mais c'est peu qu'il manque de se casser le cou, il est, par surcroît, pris pour un cambrioleur. Par quel concours de circonstances? C'est ici que nous retrouvons notre notaire trop longtemps oublié. Eugénie des Coccinelles, tel est le nom de la prétendue héritière de la succession Picquereau, avait son plan avec l'ingénu Godefroy. Pour désarmer ses défiances possibles, elle joue son rôle de Gigolette tellement au naturel, qu'elle ne craint pas d'aller avec ledit notaire ahuri et ses deux amis cambrioler une maison. Quelle maison? Précisément celle de Montmoreau, dont le faux jockey courtise la fille. Et voilà pourquoi Adolphe serait déjà en train de mouiller de ses larmes la paille humide des cachots, s'il n'avait eu la chance de tomber sur un gendarme essentiellement nouveau jeu, que son métier « dégoûte », et qui trouve que c'est lâche d'arrêter.

Il y a une justice aux Bouffes-Parisiens. Vers le milieu du dernier acte, les prisonniers se sont affublés de l'uniforme des pandores, ce qui ne nuit pas à un dénouement sympathique. Mademoiselle Montmoreau, la millionnaire, épouse le jockey malgré lui, et cette conclusion est goûtée puisque ce maladroit Adolphe ne gagnera jamais les trois cent mille francs annuels que se fait, disent les gazettes judiciaires, Rieff, le jockey américain aux dix-sept printemps.



Cliché Larcher. PAQUITA (Mlle Y. de Rycke) — EUGÉNIE DES COCCINELLES (Mlle Diéterle) — CÉCILE MONTMOREAU (Mlle Jousset) — LE BRIGADIER (M. Tauffenberger) — ADOLPHE (M. Garbagni) — GODEFROY (M. Simon-Max) *Décor de MM. Chambouleron & Mignard.*

BOUFFES-PARISIENS. — *LE JOCKEY MALGRÉ LUI.* — ACTE III

Cette pièce vive et animée laisse cependant aussi le temps d'en apprécier la musique, et c'est un bienfait, car M. Victor Roger l'a semée de motifs clairs, originaux et mélodiques.

Mademoiselle Diéterle (la Gigolette) cambriole aussi les cœurs. MM. Garbagni, Tauffenberger, Barré, Simon-Max, Paul Jorge, Mesdemoiselles Jousset, Yvonne de Rycke, Ginette, sont de bons fous du dernier cabanon.

GASTON JOLLIVET.

Directeur : M. MANZI. — Imprimerie MANZI, JOYANT & Cie, Asnières. — Le Gérant : G. BLONDIN.